

la création est-elle en crise ?

**entretien entre François Cohendy et Dominique Bagouet, le progrès
– 16 septembre 1988.**

Dominique Bagouet, une des vedettes de la Biennale, répond. Créations, subventions, festivals, etc. ou la danse face à son avenir.

« la danse c'est la liberté »

journaliste : il y a eu un engouement du grand public pour la nouvelle danse, surtout autour de Bédart, puis Carolyn Carlson il y a une quinzaine d'années. Comment l'expliquer ?

dominique bagouet : à mon avis, cela peut très bien se comprendre sociologiquement. La danse est logiquement liée à l'idée de liberté et de libération. C'est le corps qui parle, et c'est le repos de l'intellect, le retrait du puritanisme. Cette effervescence correspond tout à fait à l'après-guerre, avec l'idée de plaisir, la prise de conscience du corps, le développement des loisirs et du sport, ainsi que la libération sexuelle surgie autour de 1968. On a osé montrer le corps et ses désirs. Bédart, avec son côté dionysiaque et défoulatoire, a joué un rôle capital dans cet épanouissement du corps, en rupture avec l'académisme rigide.

journaliste : cela a suscité nombre de vocations chez les chorégraphes français...

dominique bagouet : tout à fait. Personnellement, j'ai éprouvé un choc terrible en voyant le *Roméo et Juliette* de Bédart au Festival d'Avignon. Cela n'a pas fait naître ma vocation, mais l'a précisée. Puis, il y a eu la découverte de toute la modern dance américaine, comme celle de Martha Graham, et celle du contemporain avec Merce Cunningham, entre autres... Mais, nous-mêmes, nous avons eu tout un chemin à effectuer sur le plan de la création. Il a fallu digérer toutes ces influences, ainsi que celle de l'expressionnisme allemand.

Et c'est vrai qu'avec des lyonnais comme Michel Hallet et Kilina Crémona, avec Hideyuki Yano, François Verret, Karine Saporta, Dominique Boivin et beaucoup d'autres, toute une génération est apparue entre 1975 et 1980. D'autres sont arrivés un peu plus tard : Chopinot, Gallotta, Maguy Marin, Daniel Larrieu, puis Decouflé et tant d'autres, etc..

Il y a vraiment eu un immense mouvement des chorégraphes français de 1975 à 1985, avec des gens qui se sont de plus en plus dégagés des modèles pour écrire de manière plus autonome, plus « française ».

Journaliste : et avec un goût pour la pluridisciplinarité : les liens étroits entre la danse et les autres expressions artistiques comme le théâtre, la musique, la peinture ou la mode sont caractéristiques de votre génération...

Dominique bagouet : tout à fait : ce côté « la culture dans tous ses états », celui d'une danse très ouverte sur le social et le culturel est prépondérant. On a tous cherché à décloisonner, à extraire la danse de son ghetto, pour mieux respirer l'air du temps et moins vivre en autarcie.

« la danse manque de moyens »

journaliste : cela étant, la danse contemporaine ne fait-elle pas encore figure de parente pauvre auprès des institutions ?

dominique bagouet : si, absolument. L'institution a toujours dix ou vingt ans de retard par rapport à l'artiste. C'est vrai aussi pour des musiciens ou pour des gens comme Chéreau ou Vitez au théâtre. L'institution est méfiante, elle manque d'audace et veut surtout maintenir en place les valeurs traditionnelles, héritées des siècles passés. Le foisonnement de la danse contemporaine n'est pas reconnu. Peut-être les chorégraphes n'élèvent-ils pas assez la voix...

Il y a un extraordinaire manque de considération de l'identité de la danse, qui ne bénéficie que de moyens dérisoires par rapport à ses besoins, notamment au plan financier, quand on la compare à d'autres arts, comme la musique. Jack Lang a pratiquement doublé le budget culturel en 1981, donc celui de la danse, mais les disparités demeurent.

journaliste : en même temps, les manifestations comme les festivals, ou les grands centres institutionnels et commanditaires sont très demandeurs, en ce qui concerne la diffusion. On a un peu l'impression que les créateurs sont pressés comme des citrons, au risque de s'essouffler. Il vous faut produire sans cesse...

dominique bagouet : c'est assez paradoxal, mais c'est certain qu'il y a cette demande constante. On s'étonne que Chopinot exige neuf mois pour concevoir sa prochaine création. Mais elle a totalement raison, et pourrait même vouloir deux ans si elle le jugeait nécessaire : c'est le créateur qui devrait être le seul maître d'œuvre de son travail, sans recevoir d'ordre de qui que ce soit.

On croit encore trop que les gens de danse peuvent travailler dans n'importe quelles conditions, et répondre à toutes ces programmations boulimiques. C'est la raison pour laquelle je ne suis pas très favorable, finalement, à tous ces festivals, d'autant qu'il n'y existe pas suffisamment d'échanges avec d'autres arts.

« Lyon mieux que Paris »

journaliste : mais, la Biennale est tout de même une bonne chose !

dominique bagouet : bien sûr, d'autant plus qu'elle n'a lieu que tous les deux ans... C'est très précieux, parce que c'est un regard, un bilan, sur la danse. Et puis, la Biennale est un lieu de parole, de rencontres, de communication... Mais je trouve que ce serait bien que la Biennale ou les festivals de danse deviennent plus franchement des marchés de la danse, comme Cannes avec son marché du film, qui n'exclut pas le côté fête.

La danse est assez adulte pour vivre cette expérience professionnelle en forme de vitrine de ce qui se fait. Cela n'empêche pas de garder l'aspect répertoire des œuvres passées, qui permet au public de mieux comprendre le pourquoi et le comment de l'histoire de la danse.. Et la Biennale est indissociable de la ville de Lyon, qui est l'une des seules à avoir vraiment compris l'importance et la valeur de la danse actuelle, surtout par rapport à Paris ! Mais évidemment, ce regard sur la modernité est très lié au travail des chorégraphes d'ici.

« le danseur est l'artiste le moins bien considéré »

journaliste : aujourd'hui, en danse comme en littérature, en cinéma, en musique, les gens ont moins de curiosité vis-à-vis de l'inconnu qu'il y a dix ans, et ils vont plutôt vers quelques spectacles-phares, qui leur paraissent moins risqués.

dominique bagouet : oui, mais c'est pourquoi il faut justement rester vigilant. On va vers des années difficiles, qui vont sûrement marquer un recul. Mais il faut être de plus en plus clair par rapport à sa propre identité et à son rapport avec le public. Il ne faut plus pondre des spectacles tout azimut. Il faut que ceux qui sont des valeurs reconnues refusent des propositions.

J'ajouterai que l'interprète est indissociable de la qualité d'une chorégraphie : or, l'enseignement, public ou privé, est encore très inégal. Quant au statut et au salaire des danseurs, ils sont terriblement précaires. Le danseur est l'artiste le moins bien considéré dans le monde du spectacle, alors que sa carrière est assez courte et qu'il travaille comme un fou.

journaliste : en ce qui concerne la création, la danse en France vous paraît-elle parmi les plus intéressantes actuellement ?

dominique bagouet : je pense que oui, complètement. Mais c'est justement une position fragile, parce que la pousse est encore trop verte. Il faut bien la soigner, parce qu'il y a plein de germes ! On a tous découvert, dans ces années 75/85, que la danse était un langage infini. Mais cela donne le vertige, d'autant que la danse est très éphémère : c'est un art de l'instant, donc d'autant plus vulnérable. Nous commençons seulement à être aidés, mais nous ne sommes pas encore très bien compris.

entretien entre françois cohendy et dominique bagouet, le progrès – 16 septembre 1988.